

Piaf, une pièce au service de l'amour

Spéactacles – Théâtre

Écrit par [Claudia Larochelle](#)

Mercredi, 30 juin 2010 18:39

Mise à jour le Mercredi, 30 juin 2010 19:57

Milord, L'Hymne à l'amour, À quoi ça sert l'amour, Padam, padam... Ah, Piaf. Piaf la môme, Piaf l'émouvante, Piaf la sensible, Piaf la comique, Piaf l'éternelle, surtout. Elle revient pour l'été sur la scène du Théâtre de Rougemont, sous les vergers et parmi les vignobles... C'est Sylvie Drapeau qui l'incarne, craquante encore une fois. N'interprète pas Piaf qui veut.

D'abord, fallait calibrer la voix, ajuster les mimiques, modifier la posture, la voûter juste un peu, afficher un sourire mi-femme, mi-enfant, baveux et frondeur, ajouter dans les yeux cette lumière que seules les passionnées savent afficher, la larme au bord de l'oeil.

Sylvie Drapeau ne fait pas que jouer Piaf, elle devient Piaf. L'instant de cette pièce musicale de l'Anglaise Pamela Gems qui scrute et dissèque l'âme de la plus célèbre des chanteuses françaises, elle nous emmène avec elle en montagnes russes, de l'enfance à la mort de la belle Édith, au coeur de ses gloires et de ses peines, des amours perdues, bien sûr.



Sylvie Drapeau (Édith Piaf) et Francis Durocher (Marcel Cerdan).

Difficile de rester insensible, d'autant plus que Gems, féministe de la trempe de la dramaturge Caryl Churchill, dresse un portrait intime et crédible de la chanteuse incomparable à travers cette pièce datant de 1978.

La mise en scène de Jacques Rossi présente quant à elle une succession rythmée de tableaux illustrant les périodes-clés de sa trépidante vie d'artiste. Une vraie de vraie, de la race des pures et dures.

Ses émotions à fleur de peau émanent d'ailleurs du jeu de Sylvie Drapeau qui, vêtue de petites robes noires, ne tombe jamais dans la caricature, qui chante la Piaf avec cette générosité, cette ferveur et ce sens du tragique qui ne fait pas racôleur. Tout y est.

Autour d'elle, on sent aussi la maîtrise du jeu de Dominique Leduc dans le rôle de Simone dite Momone, la meilleure amie de Piaf avec laquelle elle a fait les 400 coups. En Louis Leplée, directeur d'un élégant cabaret de Paris qui l'avait remarquée lorsqu'elle chantait dans la rue, Robert Lalonde a la fougue des Chagall et Sartre de l'époque. Celle de Cocteau aussi, dont Marcel Pomerlo revêt si bien la parure et les habits.

La vie, les hommes

Pour la môme, les hommes prenaient une place prépondérante : sous la couette, autour d'un, deux, trois, quatre verres de vin, dans les salles de spectacles, en affaires...

Son amour, le boxeur Marcel Cerdan, mort dans un écrasement d'avion, que Francis Durocher a bien cerné, lui aura fait perdre la tête. La pauvre. On ne peut que ressentir des frissons aussi puissants que ses démesures quand le déclin s'ensuit dans les scènes où elle s'écroule, épuisée, mi-ange, mi-démon.

C'est au centre de quatre cadres inclinés occupant la scène en entier, comme autant de portraits des périodes charnières de sa vie, que l'artiste évolue, tanguant, déstabilisée. Toujours lorsqu'elle est sur le point de tomber, elle se redresse encore, plus butée, éternelle battante, éternelle amoureuse.

Les vingt-deux chansons reprises par Sylvie Drapeau n'ont rien perdu de leur essence, de leur impact au creux de nos oreilles. Cette pièce est portée par ces mélodies, des attentats d'une kamikaze chantante qui fonce droit vers la mort avec une lueur de sérénité dans le fond des yeux. On ne baisse pas le regard en la voyant se jeter dans l'abîme, on prend tout, absorbés, parce que vivre ainsi, c'est rare. Les fans de Piaf ne risquent pas d'être déçus.

Piaf, de Pamela Gems, mise en scène de Jacques Rossi, traduction de René Dionne et Pierre-Yves Lemieux, avec Sylvie Drapeau, Dominique Leduc, Myriam Poirier, Robert Lalonde, Jean-Bernard Hébert, Marcel Pomerlo, François Trudel, Sébastien Dodge, Michel-Maxime Legault, Francis Durocher, David Fontaine, Marc-André Poliquin.

Au Théâtre de [Rougemont](#) jusqu'au 4 septembre.